

La confession de (Frère) Michael Lonsdale

Dans *Des hommes et des dieux*, un film consacré aux dernières années du monastère de Tibhirine, en salles le 8 septembre, il interprète Frère Luc. Un rôle-testament pour l'acteur de 79 ans, chrétien passionné et vieux sage happé par l'esprit d'enfance. Rencontre, en attendant la critique du film la semaine prochaine.



Une silhouette – massive –, un visage – intense –, une voix – chantante –, rendus familiers par près de cent quatre-vingts films : Michael Lonsdale est presque un monument... Mais, à bientôt 80 ans, il a toujours l'air d'un enfant, tour à tour émerveillé ou inquiet. C'est au café situé en bas de chez lui, à proximité du dôme des Invalides à Paris, que l'on retrouve l'acteur, qui fait escale à Paris entre deux sauts en province pour des lectures littéraires.

Dans *Des hommes et des dieux* de Xavier Beauvois, où il joue le rôle de Frère Luc, le doyen de Tibhirine, il déploie une présence inoubliable, fait rimer humour et humilité, détermination et détachement... Un rôle sur mesure, dont il nous parle avec pudeur et un brin d'espièglerie.

Frère Luc, le médecin de la communauté de moines de Tibhirine, est un sacré bonhomme. Le connaissiez-vous avant le film ?

J'avais lu [des textes de Christian de Chergé](#) lors d'une soirée d'hommage à Saint-Sulpice, en présence de sa mère. Et avais suivi l'affaire dans les journaux. Mais Frère Luc, pas plus que ça. Je m'y suis mis quand Xavier [Beauvois, le réalisateur, Ndlr] m'en a parlé.

Je ne voulais pas faire une reconstitution, ça ne sert à rien. Mais j'ai vu récemment son neveu qui m'a dit : « Ça va, c'est bien lui ».

Il avait beaucoup de caractère et était âgé. Cela faisait quarante ans qu'il vivait à Tibhirine. Complètement accroché là, il ne pouvait envisager une seconde de partir. Il ne se voyait pas en France dans une maison de retraite, alors qu'il pouvait encore servir et soigner.

Il n'était pas prêtre, mais seulement Frère convers : il avait préféré ne pas devenir Frère de chœur pour se consacrer à la médecine. La règle cistercienne, c'est cinq ou six offices par jour. Or il était toute la journée à l'infirmerie, de 8 h jusqu'à 22 h et il recevait jusqu'à cent cinquante personnes par jour, pour des soins ou des conseils. Il était une sorte de marabout, de vieux sage, pour la population.

Qu'est-ce qui vous a touché chez lui ?

Sa simplicité, son don de soi. Comme dit quelqu'un, il n'y a pas de plus grand amour que de donner sa vie pour ceux qu'on aime. Il avait vraiment une passion pour les Algériens du village. C'étaient des frères ! Il voulait absolument être un témoignage en partageant leur vie. Il connaissait le Coran, qu'il citait parfois devant eux – ils ne s'attendaient pas à ça ! Il avait une dévotion au genre humain qui confine au sacrifice, et il s'est vraiment occupé du prochain.

Le tournage au Maroc s'est fait « en état de grâce », raconte le réalisateur Xavier Beauvois. Pour vous, était-ce un film différent des autres ?

Oui. Tout le monde s'entendait bien, on était très heureux d'être ensemble pendant ce mois et demi de tournage. Ce que nous demandait Xavier était très juste. C'est un film sur le choix d'une vie, et le courage d'y répondre. J'aime beaucoup ce genre de personnage et d'histoire. Il est beau de montrer des croyants qui font ce que le Christ demande : être le témoin de sa présence dans un milieu qui ne croit pas en lui ; aller rejoindre ce monde-là sur un plan humain.

Les acteurs qui ne connaissaient pas les cisterciens – moi, j'avais fait pas mal de retraites – sont allés faire un séjour à l'abbaye de Tamié (Savoie), avec Henry Quinson, conseiller du film. Ils ont été très étonnés de découvrir des gens comme les autres ! Lambert [Wilson] connaissait un peu, les autres pas trop.

Vous êtes ouvertement catholique. Est-ce que ce fut l'occasion d'échanges avec l'équipe du film ?

J'ai surtout discuté avec Lambert : il y avait des choses qu'il ne comprenait pas dans ce que disait Christian de Chergé – par ailleurs un homme de cœur autant qu'un intellectuel, et vraiment tiraillé.

Il y a des scènes très émouvantes, comme le dernier repas avant l'enlèvement, entre rires et larmes, sur fond de *Lac des cygnes*...

On approchait de la fin du tournage. Nous avons vécu cette scène dans un état... un peu comme si on avait picolé un coup ! Il fallait sortir de la raison, penser à autre chose. Xavier nous disait : « *Oubliez que vous êtes des moines* ». « *Non, non, on n'oublie pas qu'on est des moines* », lui ai-je dit. Les moines sont capables de faire des choses extravagantes ! Il avait peur que la vie monastique apparaisse un peu rigide. Pas du tout... On s'amuse dans les monastères !

Xavier insistait surtout sur la « présence » des comédiens. On écoutait Tchaïkovski ; les comédiens étaient vraiment émus, avec le sentiment de vivre quelque chose de beau.

Xavier est fasciné par son sujet, il ne fait pas une commande. Quand Henry Quinson a proposé le scénario, il craignait que ça ne passe pas au cinéma. Mais Xavier s'est passionné. Il a une vraie perception de la charité, du bien vouloir du genre humain. Un tel cinéma peut avoir un impact et faire connaître la foi. Ça me rappelle [Monsieur Vincent](#) : les gens, très touchés, avaient envoyé des dons, des vêtements, pendant des mois.

Perçoit-on la communion des saints sur un tournage comme celui-ci ?

J'ai senti que l'on faisait quelque chose de très uni. C'était impressionnant.
Frère Luc incarne la fraternité tissée entre les moines et la population musulmane.

Est-ce quelque chose qui vous a touché, vous qui avez vécu votre adolescence au Maroc ?

Les moines étaient très amis avec les villageois. Tous étaient invités pour les fêtes, les circoncisions, les mariages.

J'ai vécu au Maroc pendant dix ans, jusqu'à l'âge de 16 ans, sur la côte. Sur le tournage, j'ai retrouvé des Marocains adorables, gentils, souriants. Ils nous ont tout le temps invités à prendre le thé.

Le monde musulman croit en un Dieu qui est le même, je pense, sous une forme très différente. Il faut faire avec nos différences. D'ailleurs, bientôt, je vais jouer un Arabe, le directeur de la Mosquée de Paris pendant la Seconde Guerre mondiale, dans un film algérien.

Vous avez confié avoir été attiré par l'islam...

Je n'y ai pas pensé sérieusement... Mais un ami de ma famille était musulman, et nous parlait de Dieu, le soir au café. J'écoutais ça avec de grandes oreilles. Mes parents ne m'en parlaient pas du tout !

Quand je suis rentré en France, une amie m'a emmené à des conférences sur l'art et la foi : je suis tombé sur un Père dominicain extraordinaire. J'ai vite senti que j'étais plus chez moi dans le catholicisme que dans l'islam.

« J'ai soigné toutes sortes de gens dans ma vie, y compris des nazis. Et même le diable », dit votre personnage. Était-ce dans le script ?

Oui, c'est dans le texte, je n'aurais jamais osé dire ça (*il rit*)... Si le diable était venu le voir en souffrance, en se repentant, Frère Luc l'aurait fait. Ne doit-on pas prier pour son pire ennemi ? Comme médecin, Frère Luc ne faisait pas la différence. Il ne s'arrêtait pas au costume, ce que les villageois ne comprenaient pas quand il soignait des rebelles. C'étaient des situations délicates.

Votre personnage, éclectique, cite Pascal et demande à l'un des Frères de lui lire *L'Équipe*, dans son lit !

Il aimait beaucoup le sport... (*il rit*). C'est un vrai gosse.

Depuis l'abbé inquiétant du *Nom de la rose*, les rôles de religieux vous collent à la peau...

Le Grand Inquisiteur, le petit prêtre de campagne, l'évêque devenu pape... j'ai fait toute la gamme ! Mais c'est celui-là que je préfère : il est tout en générosité, tout amour. C'est la vraie vocation.

Vous auriez pu devenir moine ?

Non... J'y ai pensé, mais ça n'a jamais été un appel pressant, durable. J'ai trop besoin de m'exprimer, d'être artiste.

Le film est dirigé par un non-croyant ; c'est difficile à croire...

Comment Alain Cavalier a-t-il conçu sa magnifique *Thérèse* ? Ou Pasolini, son *Évangile selon saint Matthieu* ? On n'est pas obligé d'être croyant pour faire une œuvre de foi. J'ai fait jouer Thérèse de Lisieux par une femme kabyle. Elle n'y connaissait rien. Elle m'avait dit : « *J'aimerais jouer une sainte, un jour* ». « *J'en ai une pour toi qui n'est pas mal* », ai-je répondu ! Et elle a fait ça merveilleusement...

Les non-croyants sont capables de faire des choses extrêmement religieuses. Il y a un cœur en eux qui peut s'exprimer : c'est cela le principal.

Jouer un « saint », c'est édifiant ?

J'ai eu l'occasion, chose rarissime, de jouer saint Séraphin de Sarov l'an dernier, dans un spectacle sur la Russie. Cet homme a sauvé la vie d'un garçon ; il biloquait, il triloquait ; il a fait plein de miracles et lisait dans les cœurs... J'étais tellement ému que j'avais l'impression que ce n'était pas moi qui - parlait. Ça m'a troublé. En ce moment, je m'apprête à monter une pièce sur Sœur Emmanuelle. Il faut raconter ces vies.

« Je ne crains pas la mort. Je suis un homme libre », dites-vous au Père prieur. Pourriez-vous vous approprier ces mots ?

C'était un peu une boutade. Frère Luc avait de l'humour sur lui-même. « *Laissez passer l'homme libre* », dit-il... Il était comme détaché, il se permettait de blaguer sur des choses comme ça.

Vous semblez avoir la même sérénité que Frère Luc...

Oui, on se ressemble un petit peu... Vaguement, hein (*rires*).

Cyril Douillet